

Grandeur moyenne

Michel Biron

Numéro 84, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (2021). Grandeur moyenne. *L'Inconvénient*, (84), 61–64.

Grandeur moyenne

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

Comment fabrique-t-on un héros, un génie, un champion, voire un monstre à l'ère médiatique ? Quels mots, quelles images, quels récits reproduit-on ou invente-t-on pour faire croire à la grandeur individuelle dans notre monde soumis à la règle du relativisme postmoderne ? Et que signifie la notoriété dans un petit contexte comme le nôtre ? Ce sont ces questions que pose Alex Gagnon dans un ouvrage extrêmement fouillé, intitulé *Les métamorphoses de la grandeur. Imaginaire social et célébrité au Québec* (de Louis Cyr à Dédé Fortin).

L'auteur est formé à la critique littéraire et a déjà fait paraître une thèse de doctorat particulièrement originale sur les « crimes célèbres » dans l'imaginaire canadien-français (*La communauté du dehors. Imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, PUM, 2016). Bien qu'il soit d'abord un littéraire, il s'inspire des méthodes de l'histoire culturelle et de la sociologie des représentations : ses modèles théoriques sont nombreux et éclectiques, allant des *Mythologies* de Roland Barthes aux travaux de Nathalie Heinich sur la visibilité sociale

en passant par les monographies de Pascal Brissette sur Nelligan et de Benoît Melançon sur Maurice Richard. Comme eux, il ne limite pas son terrain de jeu à la seule littérature : celle-ci se fond dans un vaste ensemble de discours et d'images. Les figures que choisit d'étudier Alex Gagnon appartiennent à des mondes aussi dissemblables que possible : un pilote d'avion (Robert Piché), un chanteur populaire (Dédé Fortin), un homme fort (Louis Cyr) et une criminelle (Karla Homolka).

En dépit de leur hétérogénéité apparente, ces quatre figures, soutient Alex Gagnon, relèvent d'une même culture et racontent une même histoire, notre histoire. Pour le démontrer, l'auteur soumet chacun de ces personnages à une vaste enquête sociographique : ce n'est pas le détail de la biographie qui intéresse le chercheur, mais plutôt ce que le discours général a fait de ces figures pour les transformer en icônes. L'un des présupposés méthodologiques d'une telle démarche consiste à sortir les études littéraires de la littérature – au sens canonique et même au sens le plus large. « Quand on cherche à comprendre une société (et son



imaginaire), on ne peut pas se contenter d'étudier ce qu'un millièmme de ses membres lit et consomme (des œuvres consacrées ou esthétiquement riches) ; il faut étudier également les produits les plus courants et affronter les corpus les plus massifs et les plus vivants, ceux que bien des intellectuels ont coutume de mépriser. » La question de la valeur esthétique ne se pose tout simplement pas, selon cette perspective. C'est d'ailleurs pourquoi, en France, ce sont surtout des historiens (comme Antoine Prost, Pascal Ory ou Dominique Kalifa) qui pratiquent ce type d'enquête culturelle. Ici, au Québec, ce sont plutôt des littéraires qui adoptent une telle approche.

On ne peut que se réjouir de voir ainsi s'ouvrir le domaine de l'imaginaire à des objets jugés jusqu'ici triviaux et sans intérêt – sinon carrément honteux. Ce travail s'inscrit dans un vaste mouvement qui anime la nouvelle recherche en études québécoises, et qui se caractérise par une salubre absence de mépris vis-à-vis des formes dites populaires de la culture. On est loin, très loin de l'époque où le critique Georges-André Vachon, dans une conférence célèbre de 1967 intitulée *Une tradition à inventer*, appelait les Québécois à fonder leur « modernité » en se débarrassant du folklore, de la culture orale et des divertissements populaires qui avaient eu cours de 1850 à 1939. Ce qui frappe à la lecture du livre d'Alex Gagnon, c'est le plaisir qu'il prend à se promener

partout, sans jugement et avec bienveillance, comme on dit dans la théorie du *care*. Il a fait ce travail avec une patience et une minutie exemplaires, accumulant des documents en tous genres (journaux, revues, fictions, poèmes, films, chansons, bandes dessinées, blogues, lettres et autres archives privées, etc.) afin de comprendre comment des individus hors norme deviennent célèbres au point de faire partie de l'imaginaire collectif.

Le pari était ambitieux : qu'est-ce qu'un imaginaire collectif ou social ? Comment en tracer les limites ? Où s'arrête « l'ensemble des représentations, des interprétations, des appréciations et des appropriations du monde par l'intermédiaire desquelles les membres d'une collectivité, à chaque moment de leur existence, pensent, assimilent et "créent" leur univers tout en lui donnant du sens » ? Et surtout : comment savoir si la célébrité des quatre figures étudiées est vraiment « durable », comme l'affirme l'auteur ? La question ne se posait pas pour Nelligan ou Maurice Richard, mais elle se pose dans le cas de Robert Piché, de Dédé Fortin, de Karla Homolka et même de Louis Cyr, dont la présence dans ce quatuor de vedettes « contemporaines » surprend quelque peu.

La gloire médiatique de Robert Piché est une histoire déjà un peu oubliée, malgré les innombrables articles et entrevues au sujet du pilote, malgré une biographie, un film et toutes sortes de relais médiatiques grâce auxquels le personnage que rencontre Alex Gagnon en 2018, dans un café de Lachine, se fait encore aborder par des inconnus. Son quart d'heure de gloire s'étire depuis le 23 août 2001, soutient l'intervieweur, avec de nombreuses preuves à l'appui. Son histoire, il faut dire, est hollywoodienne (il y a d'ailleurs eu un film là-bas directement inspiré de l'exploit du pilote de Mont-Joli). Un gros avion muni d'équipements sophistiqués tombe soudainement en panne d'essence, perd ses deux moteurs et se transforme en un planeur archaïque, dont le contrôle ne dépend plus que de la force mentale et de l'habileté technique du pilote, qui avait à bord deux cent trente-neuf passagers et treize membres d'équipage. L'histoire se termine bien, on le sait, c'est une « catastrophe heureuse » grâce au sang-froid de Robert Piché, aussitôt acclamé.

L'événement lui-même est résumé en quelques lignes : l'enquête d'Alex Gagnon porte plutôt sur ce qu'on a dit du pilote, sur son héroïsation, qui dépasse de loin la réalité

dite factuelle. Comment, par exemple, en est-on venu à parler d'un atterrissage spectaculaire alors qu'il n'y avait aucun spectateur ? Les faits ne parlent pas d'eux-mêmes : des journalistes, des experts, des citoyens ordinaires les font parler, et le principal intéressé lui-même a eu son mot à dire. Tout cela forme système, comme le montre de façon habile Alex Gagnon, qui divise son récit en deux temps : l'exploit lui-même, puis la rédemption du sauveur quand on apprend que, avant d'être embauché par Air Transat, il a fait de la prison aux États-Unis pour trafic de drogue (on a trouvé cinq cents kilogrammes de cannabis dans son avion parti de la Jamaïque). L'histoire de l'atterrissage réussi aux Açores était déjà incroyable ; le récit émouvant du héros « ordinaire », ayant surmonté ses propres démons afin de refaire sa vie, l'est plus encore et transforme la grandeur du personnage. Le héros devient sublime en s'humanisant, chacun pouvant s'identifier à son combat pour racheter sa faute. La grandeur n'en est que plus *visible*, l'image du pilote sauveur et sauvé roulant comme une « métaphore vivante » que chacun interprète à sa manière.

Le cas de Dédé Fortin est différent : nous sommes dans l'univers du spectacle, par conséquent la grandeur y est monnaie courante, le vedettariat y est la norme. Chaque année, des cérémonies sont organisées pour justement reconnaître les plus grands. Le chanteur du groupe Les Colocs a cependant en commun avec Robert Piché d'être, lui aussi, un héros ordinaire : il vient d'un village du Lac-Saint-Jean, parle comme tout le monde au Québec et vit sur le Plateau-Mont-Royal. Ici aussi, le récit se fait en deux temps : l'ascension durant les années 1990, puis la « mort glorieuse », le suicide survenu en 2001 qui grandit à jamais le chanteur et le transforme en une métaphore vivante dans l'espace médiatique québécois. Les gens viennent porter des poèmes ou des lettres au pas de sa porte, rue Rachel, où on a retrouvé son corps. Alex Gagnon a eu accès à ces documents archivés par la famille du chanteur. On y voit l'expression à la fois pathétique et touchante d'une admiration qui ressemble, toutes proportions gardées, au culte suscité par des vedettes rock comme Elvis Presley ou Jim Morrison. La grandeur a besoin, pour fonctionner pleinement, que le récit se greffe sur le vieux mythe du poète maudit, mort en pleine ascension.

L'analyse approfondie menée par Alex Gagnon éclaire chacune des étapes de cette élévation du chanteur au rang de génie ; elle souligne en particulier, comme dans le cas de Robert Piché, l'une des composantes locales de la grandeur, soit le besoin de *proximité*, le héros d'ici ne pouvant être tel que si la communauté sent à son égard une étroite parenté, fondée sur son « ordinarité ». La grandeur au Québec doit se combiner avec le proche, le familier, l'ordinaire. La force de Louis Cyr (1863-1912) est encore celle du paysan (Alex Gagnon rappelle que ses premiers exploits sont liés à la terre et s'inscrivent « non pas dans une culture sportive étrangère aux classes paysannes du XIX^e siècle, mais dans l'ordinaire de la vie rurale »). Son fait d'armes le plus célèbre est d'avoir vaincu quatre chevaux en train d'essayer de l'écarteler. C'est une « ordinarité » toutefois anachronique, et, malgré la filiation évidente avec les deux premiers héros étudiés, malgré le fait aussi que sa célébrité soit, parmi les quatre cas de figure, la plus avérée, la plus internationale (il était l'homme le plus fort du monde, lisait-on dans les journaux de l'époque), malgré une biographie et un film récents, sa place dans « une histoire culturelle du présent » a quelque chose d'une longue note de bas de page.

La démonstration est parfaitement convaincante, mais comment ne pas ressentir une part de « déjà vu » dans cet héroïsme ancien ? Les êtres de grandeur ne courent plus les rues. Il faut se tourner vers le passé national ou vers les marges de la société, comme le suggère la dernière partie de l'ouvrage d'Alex Gagnon, consacrée à la criminelle ontarienne Karla Homolka. L'histoire de cette dernière relève au départ de la sphère judiciaire et du fait divers sordide, comme il y en a dans la presse à sensation partout dans le monde. Le terme *grandeur* devient même indécent ici, et il est d'ailleurs absent de l'analyse d'Alex Gagnon, qui décrit plutôt cette criminelle célèbre à partir de l'image que la presse en a retenue : elle est une « incarnation féminine de la monstruosité ». L'horreur toutefois, pour accéder à la célébrité, doit s'accompagner de « l'ordinarité » déjà observée dans les autres parties de l'analyse : avec son mari Paul Bernardo, Karla Homolka forme un couple banal, habitant une banlieue tranquille de Toronto. Ce sont « Ken et Barbie », a-t-on dit d'eux, en référence à leur beauté et à leur bonheur apparent. Par après,

quand on connaîtra l'horreur de leurs crimes, le contraste des deux histoires sera saisissant : lui sera condamné pour viols et meurtres, mais la presse finira par s'en désintéresser ; son histoire, si répugnante soit-elle, correspond au stéréotype de l'homme s'abandonnant à ses plus bas instincts et n'offre aucun mystère ; elle, en revanche, ne cesse de fasciner la presse et le public. Ses crimes semblent plus intolérables encore que ceux commis par son mari, qui a pourtant été le tueur et le violeur. Il y a des raisons, nous explique Alex Gagnon, qui font que la figure du tueur, Paul Bernardo, ne suscite pas la même frénésie médiatique. Ce dernier correspond parfaitement au cliché du monstre masculin, tandis qu'elle représente une « impossibilité naturelle », une criminalité « impensable », la violence meurtrière au féminin. Pour qu'une figure devienne célèbre, conclut-il, il ne suffit pas qu'elle soit médiatique : il faut aussi qu'elle renferme sa propre énigme (personne ne comprend qui est cette femme diabolique, aux yeux vides), il faut que la figure renvoie, par-delà le contexte immédiat, à des représentations déjà là, à des archétypes, à du sacré (dans ce cas-ci, à une violation du sacré).

Tel est sans doute le principal apport de cet ouvrage : à partir de cas de figure hétérogènes, Alex Gagnon propose une sorte de grammaire de la célébrité. La diversité des signes « lisibles », « audibles » et « visibles » de cette célébrité n'est pas infinie : il y a moyen d'en faire le tour et d'en comprendre la logique. Une telle démarche hérite de l'ambition totalisante et du désir d'objectivité du structuralisme (l'auteur parle volontiers des « mécanismes » de l'imaginaire social), mais sans la rigidité de la structure, sans sa vision déterministe. Outre le caractère quasi exhaustif de la recherche, il faut souligner l'extraordinaire souplesse de cette enquête, qui repose en grande partie sur la facilité d'écriture d'Alex Gagnon, lequel parvient à faire tenir ensemble des morceaux appartenant à des univers de sens très différents. On ne peut qu'admirer la virtuosité d'une telle construction.

Pourtant, il est difficile de ne pas se demander, à la fin du parcours, ce que veut dire au fond la « grandeur » à notre époque et en quoi consistent les « métamorphoses » dont parle le titre. On ne peut s'empêcher de constater que la grandeur a régressé, qu'elle est devenue « moyenne » et que son caractère « durable » est très relatif. À l'échelle de l'Histoire, ce sont des grandeurs minuscules,

archilcales (sauf dans le cas de Louis Cyr à son époque) et presque déjà révolues. Un ouvrage savant comme celui-ci tend à les faire exister davantage, mais n'est-ce pas là une limite, justement, de l'objectivité de la démarche – qui grossit son objet à force de le regarder de si près ? À l'ère médiatique, et plus encore à l'ère hypermédiatique, les signes de notoriété ne manqueront jamais ; mais dans cet excès de signes, cet excès d'événements par lesquels la célébrité se manifeste, peut-on vraiment voir « les métamorphoses de la grandeur » ?

Vue de loin, la grandeur de Robert Piché, de Dédé Fortin, de Louis Cyr et de Karla Homolka paraît bien frêle, et on n'y croit qu'à moitié. Les quatre figures se fondent parmi d'autres noms qui ont fait la manchette durant une période plus ou moins longue, et qui ont ensuite été renvoyés au second rang de l'Histoire. Elles ont incarné un moment du discours général et constituent sans doute de bons révélateurs sociaux. Mais leur grandeur ne fait pas le poids à côté de figures vraiment mythiques comme celles de Nelligan ou de Maurice Richard, sans parler de figures mythiques d'ailleurs. Quelque chose, dans l'imaginaire social contemporain, interdit peut-être l'émergence de figures comparables. L'héroïsme aujourd'hui ne semble en tout cas fonctionner que s'il renvoie à des figures d'hier. La grandeur n'est plus la marque de la singularité, mais l'imitation d'une singularité ancienne. C'est d'ailleurs ce que dit Alex Gagnon à propos de Louis Cyr : « Quand on lit tout ce que cette époque a dit de l'homme fort, quand on traverse la totalité des écrits et des discours publics qu'elle lui a consacrés, on constate d'abord une incessante répétition – on le sait, les sociétés passent l'essentiel de leur temps à redire continuellement du déjà-dit. » Cette grandeur déjà dite, déjà vécue, déjà célébrée, est-ce encore de la grandeur ? ■

LES MÉTAMORPHOSES DE LA GRANDEUR. IMAGINAIRE SOCIAL ET CÉLÉBRITÉ AU QUÉBEC (DE LOUIS CYR À DÉDÉ FORTIN)

Alex Gagnon
Presses de l'Université de Montréal,
coll. « Socius », 2020, 582 p.